

— Déjà nous nous sommes plu à annoncer le département de mode que la maison Gravel et Thibault vient d'ouvrir, nous insistons aujourd'hui car ces Messieurs ont mis tout en œuvre pour en faire un des plus beaux départements de ce genre de la rue Ste-Catherine. La preuve que la qualité et les bas prix se trouvent réunis, c'est que tous les jours grand nombre de dames viennent choisir leurs chapeaux lesquels sont fait avec la plus grande diligence possible ; nous invitons donc les personnes amis du bon goût de venir nous faire une visite. Inutile d'ajouter que le département de Tweed est des plus complet. En somme, comme quelquefois, essayer de vanter une chose c'est en atténuer le mérite, nous voulons en laissez juges ceux qui voudront bien se rendre chez Gravel et Thibault, 587, Ste-Catherine.

AUX MARCHANDS DE LA CAMPAGNE.— Nous invitons messieurs les marchands de la campagne à ne pas perdre de vue les avantages qui doivent les engager à venir s'approvisionner chez nous.

10. Nous sommes maintenant agents pour plusieurs manufactures européennes, et nous importons directement d'Europe et des États-Unis.

20. Nous transigeons aussi directement avec nos manufactures de cotons et tweeds canadiens.

30. Si à ces avantages on ajoute que nos dépenses sont de moitié moins fortes que celles des marchands de la rue St-Paul, il est facile de comprendre que nous pouvons vendre à bien meilleur marché qu'eux.

40. Etant à la fois marchands en gros et en détail, messieurs les marchands de la campagne trouvera mieux chez nous tout ce qui leur conviendra, car il faut que notre stock soit tenu constamment au plus grand complet et parfaitement assorti.

50. Enfin, nous séparons les pièces et les douzaines, et nous envoyons porter les marchandises aux dépôts de chemins de fer ou aux vapeurs, sans charges extra. Dupuis Frères, 605, rue Sainte-Catherine, coin de la rue Amherst, Montréal.

DÉMÉNAGEMENT.—L. J. A. Surveyer a transporté son stock de FERRONNERIE, POELE, etc., de la rue Craig au No. 188, rue Notre-Dame, (vis-à-vis la partie ouest du palais de justice.)

Reçus et à recevoir un grand nombre d'articles nouveaux et utiles ; on trouvera aussi les fameux SÉCHOIRS À RIDEAUX, patente de Gilray, et aussi ESCABEAUX patentés, etc., L. J. A. Surveyer, 188, rue Notre-Dame (Enseigne du Cadenas d'or.

PETITE PAGE D'HISTOIRE

LE MARIAGE DU DUC DE BORDEAUX

Henri Dieudonné de France avait alors vingt-six ans. Il était le premier gentilhomme du monde. Depuis trois ans, il débutait comme chef de son parti, par la sagesse et le patriotisme. Il était beau et "l'ensemble de sa figure présentait cette harmonie et cette pureté de lignes" que l'on admire encore chez lui. Ces qualités physiques, d'ailleurs, sont secondaires. Que nous importe à nous, desservants d'un prince, fidèles encore plus à notre honneur qu'à notre roi, que nous importe la figure du roi de France, quand son âme courageuse et droite nous est transparente ; quand partout où il se trouve on sent que la France est là ; quand, par la dignité de sa vie, il est à la fois, le souvenir, l'espérance et comme le témoignage vivant du contrat passé entre l'héroïsme du peuple français et les vertus de ses aïeux.

Depuis quelque temps la famille royale songeait à marier le duc de Bordeaux. Ce n'étaient pas les partis qui manquaient, nous en avons la preuve entre les mains. Les Bourbons exilés ne voulaient, à aucun prix, sacrifier la religion, la piété, les vertus domestiques. Comme Jacob à Eliézer, ils avaient dû dire aux négociateurs de cette grande entreprise : "Vous ne prendrez aucune des filles de Chanaan pour la faire épouser à mon fils." Les mariages de Louis XIV et Louis XVI et de Napoléon étaient la preuve éclatante que l'on n'épouse pas une nation comme la fille d'un roi. Le mariage de Mademoiselle avec le prince de Lusques fut l'avant-coureur de la bonne nouvelle. Les royalistes se racontaient avec attendrissement le rêve de la duchesse de Berry. Saint-Louis lui était apparu, la nuit, couvrant de son manteau royal Henri et Louise de France, les couronnant tous deux de ses fleurs de lys. Illusions touchantes de la foi qui prolongent la prière pendant le

sommeil, et que ne comprendront jamais ceux qui n'ont jamais prié, jamais aimé.

Tout à coup le duc de Bordeaux lui-même, annonça son mariage à la France. Son ambassadrice fut la charité. Elle apportait quarante mille francs. Henri de France se souvenait que le duc de Berry avait dit : "Il n'y a pas de fêtes là où les pauvres sont absents !"

Hercules III duc de Modène, avait été le dernier descendant mâle de la branche directe d'Este : ses princes régnaient depuis des siècles, en Hanovre, en Brunswick, depuis près d'un siècle en Angleterre. Elle s'appelait aussi guelfe, nom magique qui fut, mille ans, le nom de baptême des amoureux de l'Italie. La maison d'Este avait été la rivale artistique de la famille de Médicis ; elle avait occupé un rang d'honneur dans la Renaissance. Le Tasse fut son Homère. Hercules laissait pour héritière sa fille unique Béatrix-Adrienne ; elle épousa l'archiduc d'Autriche François de Lorraine, frère de Marie-Antoinette. De ce mariage naquirent François IV duc de Modène, marié à Béatrix de Savoie, et l'archiduc Maximilien d'Este, grand maître de l'ordre teutonique. François IV eut quatre enfants : François V, l'archiduchesse Marie-Thérèse Gaétane comtesse de Chambord, l'archiduchesse Béatrix, mariée au roi don Juan d'Espagne, père du roi don Carlos, et l'archiduc Ferdinand, mort du typhus à Brienn.

C'est au milieu de cette Cour de Modène, petite par sa puissance, grande par sa dignité, que fut élevée Marie-Thérèse : c'est là que le cœur de l'exilé, attiré par les vertus qui s'en exhalaient, vint chercher la jeune fille "d'une piété vraie et solide, d'un cœur immense, tout pour les autres et rien pour elle, l'ange de la Cour et de sa famille." Elle tressaillit de joie et d'orgueil. Elle allait épouser l'adversité dans ce qu'elle avait de plus haut et de plus touchant. Un trône, de la puissance, une Cour, la splendeur, c'est banal ; mais un proscrit plus noble qu'un Stuart, attendrissant l'Europe par la majesté de ses malheurs ; voilà ce qui fascina Marie-Thérèse. Le front de Henri, dépouillé du diadème, laissait voir à nu sa véritable couronne.

Le duc de Lévis, chargé des pouvoirs du comte de Chambord, était arrivé le 3 novembre 1846 à Modène ; le 5, à une heure de l'après-midi, introduit dans la salle ducale, il fit au duc François la demande officielle. Après un échange de compliments, l'archiduchesse fut introduite ; le duc de Lévis prit la parole et s'exprima ainsi :

"Madame

"Monsieur le comte de Chambord m'a chargé d'exprimer à Votre Altesse Royale combien il désire que vous unissiez votre sort au sien. Si, comme il l'espère, ses vœux sont accomplis, il vous devra son bonheur personnel et vous l'aidera à accomplir les devoirs que la providence lui impose. Madame, devenue française, vos vertus, vos bienfaits, feront bénir votre nom dans la France entière, et toutes vos prières comme vos vœux seront pour votre nouvelle patrie."

L'archiduchesse répondit :

"Je consens avec joie à unir mon sort à celui de M. le comte de Chambord, car je suis sûre que cette union sera mon bonheur. Ferme et résolue à unir ma vie tout entière au comte de Chambord, j'aimerai la France comme lui, et toutes mes prières, tous mes vœux seront pour ma nouvelle patrie."

Le 7, l'évêque de Modène célébra le mariage par procuration. Le duc de Lévis et l'archiduchesse s'agenouillèrent l'un à côté de l'autre sur deux prie-Dieu. La messe terminée, l'archiduchesse passa du côté de l'épître où se trouvait le duc de Lévis. L'acte de mariage fut signé, pour la princesse, par le comte Salis-Soglio ;

pour le comte de Chambord, par le vicomte Raymond de Nicolai.

Le 9 l'archiduchesse quitta Modène au milieu de la désolation publique, car la miséricorde avait grandi avec elle et, dès ses plus jeunes ans, elle avait eu "des entrailles de compassion pour les pauvres." La duchesse de Lévis et la comtesse de Chabannes, désignées par le comte de Chambord, l'accompagnaient. Elle rencontra à Bruck le royal fiancé accouru à sa rencontre avec la duchesse d'Angoulême et la duchesse de Berry. Elle connaissait cette dernière. C'est à Massa que Marie-Caroline était venue se recueillir avant d'ajouter un chant à l'épopée des héroïnes de l'histoire. Le mariage fut célébré le 16 à Bruck, dans une petite église remplie de Dieu et de la prière du petit fils de Saint-Louis. Les archiducs étaient présents ; la colonie française de Vienne était au grand complet : parmi les dames, on remarquait, à côté des archiduchesses, Mme de Hautfort, née de Mailié, les comtesses de Choiseul et de Quesney. L'abbé Trébuquet, l'ami, l'élève de Frayssinous, adressa au couple royal des paroles émus. Le duc de Bordeaux avait choisi un humble prêtre pour bénir son anneau nuptial. Aucune pourpre ecclésiastique n'égalait à ses yeux cette soutane noire usée sur les chemins de l'exil. De Bruck, on se rendit à Fröhdsdorf.

La nouvelle arriva à Paris comme un coup de foudre. Dans notre malheureux pays, il y a toujours des spéculateurs politiques. On avait escompté la mort du père, celle de la mère ; on escomptait le célibat, comme plus tard on escomptera le Septennat et les années. On avait établi un véritable blocus matrimonial autour du duc de Bordeaux. "Pour le mariage de la sœur, il n'y a rien à dire, disait-on, c'est un événement de famille ; quant au mariage du frère, il ne s'accomplira jamais. Ce serait un événement politique." Les convoitises ont toujours leurs naïvetés. Quel service, disait-on encore, M. de Chateaubriand rendrait à la France et à l'Europe, s'il décidait le jeune prince à entrer dans les ordres." Absolument comme s'il s'agissait d'entrer dans la garde nationale ! Le prince de Metternich a été calomnié, lorsque l'on a prétendu qu'il s'était mêlé à de pareilles intrigues. "Metternich, a dit Napoléon, est incapable d'un crime et d'une mauvaise action." Quoiqu'il en soit, le secret de ce mariage fut si bien gardé que le chancelier autrichien ne l'apprit que huit jours auparavant par l'archiduc Maximilien d'Este.

La joie fut grande parmi les royalistes ; elle fut plus grande encore lorsque les pèlerins de Modène, de Fröhdsdorf, d'Ems racontèrent ce qu'ils avaient vu, ce qu'ils avaient appris. La comtesse de Chambord était grande, élégante, distinguée, avec de beaux yeux noirs et de grands cheveux ondes. Elle avait "un charme qui ravit, une grâce à laquelle on ne résiste pas ; son regard exprimait l'illusion du bonheur lorsque l'on prononçait deux noms devant elle ; celui de son mari et de la patrie. Fièvre et reconnaissante de son alliance avec le petit-fils de Louis XIV, son amour pour lui tient de l'adoration."

Depuis 1846, Marie-Thérèse d'Este, *Geggina*, comme on l'appelait à Modène, n'a pas changé. Elle aimait la France, elle l'adore, confondant son mari et la France, comme Dieu s'est plu lui-même à les confondre pour un même destin de grandeur. Elle s'occupe de Dieu, de son mari, de la France et de bonnes œuvres. Tous les matins, la petite-fille de Marie-Thérèse s'agenouille à la messe, à côté de Henri de France. Dieu seul a le secret de ces prières, où le dévouement gravit jusqu'aux hauteurs du sacrifice. A Rome, elle a un correspondant spécial de ses charités envers le Vicaire de Jésus-Christ. Mme la princesse-e Massimo, une grande dame, un grand cœur, est l'intermédiaire entre le pontife et la reine de France. Les révolutions, les longues attentes, es ingratitude n'ont pas lassé son patriotisme. Elle vit au milieu des souvenirs de la France ; elle a un petit musée de dons

que la piété française lui a envoyés. Elle a toujours à son bras le bracelet que la ville de Marseille lui a offert. — "Quand un doute, dit-elle, m'arrive de la grande nation, je relis une fable de La Fontaine et une page de Bossuet, et devant un génie aussi multiple, ma foi se raffermi."

Dans une des salles du musée impérial de Saint-Petersbourg, se trouvent les portraits des rois de France ; au-dessous de chaque cadre, un autographe. Sous celui du comte de Chambord, il y a ces mots écrits de sa main :

AU PLUS DIGNE !

Il avait dix ans quand il écrivit cette ligne ; mais il avait le pressentiment des hautes dignités de sa vie, de son infortune, de son exil. L'enfant a prédit le roi. La France a prononcé plusieurs fois à voix basse ces mots sauveurs : "Au plus digne !" Qu'elle ait le courage de sa délivrance ! Il est un seul prince qui puisse remporter par son droit, par son amour de père, par son dévouement de fils, une victoire sociale plus grande que celle de Bouvines, celui qui a écrit aussi : *A jamais par la France !*

PRINCE DE VALORI.

JEUX D'ESPRIT ET DE COMBINAISONS

Adressez les communications concernant ce département aux "Jeux d'esprit, bureaux de L'OPINION PUBLIQUE, Montréal."

No. 211.—CHARADES

Mon premier est une plante flexible, Où sert à marier garçon et fille. De mon deuxième au jeu je désire la possession, Mon tout, fille de nonn, figure dans L'OPINION.

Mlle A. PALARDY, St-Hugues.

No. 212

Mon premier est un ordre, Mon second un autre ordre, Et mon tout un désordre.

B. E. P., Berthier.

No. 213.—CINQ COMPARAISONS

Donner le ou les mots justes.

1. Etre XXXX comme du jais.
2. Trembler comme la XXXXXXX.
3. Il est gracieux comme XX XXXX XX'XXX XXXXXX.
4. Nager comme XX XXXXX XX XXXXX.
5. XX XXXXXX comme un diable dans un bénitier.

No. 214.—ÉNIGME

Je suis ni chair ni os, Je sors de chair et d'os, Et ma tête tranchée Toutes les langues je puis parler.

Mlle E. LAGORGENDIÈRE, Portneuf.

No. 215.—MÉTAGRAMME

Lorsque son front se XXXX et que, la mort dans l'âme Le marin ballotté sous un ciel tout en flamme, De la XXXX lointaine a perdu tout chemin Et ne sait que penser de son sort incertain ; Quand un pauvre poète, en cherchant avec rage Une XXXX rebelle, est à bout de courage ; Ces deux infortunés me font vraiment pitié, De XXXX n'ai l'envie et demeure attristé !

No. 216.—MOTS CARRÉS

Esprit céleste est mon premier ; Fête célèbre est mon deuxième ; Fils de Sévère est mon troisième ; Genre du cerf est mon dernier.

Mlle J. M., Québec.

Roch, couche-toi toujours de bonne heure et tu deviendras beau garçon.

—Alors, n'a tante, vous avez du vous coucher très tard quand vous étiez jeune.

Une vieille coquette est assignée comme témoin en police correctionnelle.

—Votre âge ? demande le président.

La dame avec un sourire aimable :

—Mon Dieu, monsieur le président, je m'en rapporte à l'amabilité du tribunal.

Une dame fort laide joue avec un petit chien, et lui dit :

—Si tu m'embrasses, tu auras ce petit morceau de sucre !

—Eh bien, fait un gamin qui passe en ce moment, elle ne te donne pas pour rien son sucre.